

INTRODUCTION

Le 13 mars 1938, le docteur LINARES qui était né à Limeuil le 3 juillet 1850 décédait.

En avril 1938, le journal « *Le PÉRIGOURDIN de BORDEAUX* » lui consacre un très long article.

Quelques années plus tard, c'est son neveu, le docteur Jean BELANGER qui lui consacre sa thèse.

Nous vous reproduisons intégralement ces deux textes, auxquels nous avons rajouté quelques images, dans ce petit livre qui veut rendre hommage à cette illustre figure de notre petit village.

Jacques BÉLANGER À LIMEUIL
Le 31 mai 2006

Le 13 mars dernier, décédait à LIMEUIL, en Périgord, le docteur Fernand LINARÈS, médecin-lieutenant-colonel honoraire, conseiller général honoraire, officier de la Légion d'honneur.

Notre revue qui a le culte des hommes et des choses de la terre périgorde, se devait de rendre un hommage particulier à la mémoire de ce distingué et éminent compatriote qui, en terre marocaine, bien avant l'établissement du protectorat, a su servir la France et la faire aimer.

C'est une figure bien attrayante et éminemment sympathique de notre Périgord qui vient de disparaître, et nous, qu'il honora de son amitié, nous nous devons de saluer en lui l'un des meilleurs et des plus loyaux serviteurs de notre pays.

Le docteur Fernand LINARÈS naquit à LIMEUIL, le 3 juillet 1850, d'une famille bourgeoise et de médecins très estimée. Son père et son frère aîné, nés également à LIMEUIL, en 1811 et en 1847, exercèrent la médecine leur vie durant, et s'acquirent une réputation d'excellents praticiens et d'intègres administrateurs. Son père, maintenu pendant plus de trente ans à la tête de la Municipalité, reçut la croix de la Légion d'honneur dans une promotion des maires et céda sa place à son fils, le docteur Édouard LINARÈS. Sa mère, née PAGEYRAL, l'apparentait à la femme de notre distingué président, le docteur Paul BALARD.

Interne au lycée de Périgueux, de 1860 à 1868, le jeune Fernand LINARÈS commence ses études de médecine à Toulouse, en 1869. mais il doit les interrompre pour satisfaire à la conscription et accomplir une année de service militaire à la quatrième section d'infirmiers à Oran. En 1871, il quitte l'Algérie, rentre en France et reprend ses études médicales à Toulouse, puis à Paris.

En 1873, il subit avec succès, les épreuves du concours d'admission au service de santé militaire, termine sa 4ème année de médecine et soutient sa thèse de doctorat devant la Faculté de Médecine Paris, en 1874. A la fin de l'année 1875, après un stage obligatoire à l'École d'Application du Val de Grâce, il fut nommé médecin aide-major de 2ème classe.

Le jeune docteur connaissait déjà l'Algérie, il en avait apprécié le charme et l'attrait; aussi; sur sa demande, obtint-il, au début de 1876, son affectation aux hôpitaux d'Oran où, cinq ans auparavant, il avait exercé les modestes fonctions d'infirmier militaire.

À la fin de l'année 1876, il fut envoyé à GÉRYVILLE auprès du Bureau arabe, au milieu d'une population composée exclusivement d'indigènes. C'est dans cette petite ville, dit-il lui-même qu'il devint « arabophile ». En effet, à partir de cette date il se livre à l'étude méthodique de la langue arabe et de ses divers dialectes, se mêle davantage aux indigènes, entre en conversation avec eux et les écoute avec complaisance en leur prodiguant ses soins et ses conseils. Bientôt le voilà en possession de l'instrument indispensable à la compréhension du milieu dans lequel il va évoluer pendant un quart de siècle.

A la fin de 1877, rappelé à l'hôpital d'Oran, il apprend que le Sultan du Maroc demande auprès de lui une mission militaire d'artillerie et qu'un médecin doit en faire partie. Déjà cinq de ses camarades sollicitent le poste; bien que le plus jeune d'entre eux, il est désigné après leur désistement. Il rejoint la mission mise à la disposition du sultan MOULAY-HASSAN par le Gouvernement français à OUDJDA. le 22 décembre 1877, et est promu à la première classe de son grade. Dès lors la voie du docteur Fernand LINARÈS est définitivement tracée: toute sa carrière de médecin-diplomate, comme on l'a surnommé, va se dérouler dans une belle uni-

té d'action, au Maroc, pays encore très arriéré et très fermé, hostile même à toute pénétration étrangère, totalement inconnu de lui et où l'insécurité est partout.

Elle peut se diviser en trois périodes bien distinctes. La première s'étend de 1878 à 1884. Tout en s'acquittant des devoirs de sa charge et en donnant ses soins aux indigènes qui s'adressent à lui, il s'initie et s'adapte à la vie marocaine à OUDJDA pendant deux ans, puis à RABAT jusqu'en septembre 1883. À cette date, le Sultan quitte Marrakech pour MEKNÈS. La mission française qui est du voyage se joint à la *méhall*a de sa Majesté Chérifienne et s'installe avec Elle dans le Versailles marocain. Jusque-là, MOULAY-HASSAN n'a accordé qu'une médiocre attention à la mission française. De tous les officiers qui la composent, seul le lieutenant d'artillerie ERKEMANN est consulté. Malgré « les embûches sournoisement jetées sur son chemin » il réussit remarquablement dans sa tâche. L'heure du docteur récemment nommé (19 mars 1882), médecin-major de 2ème classe approche. Bientôt il entre en relation avec le Sultan qui réclame ses soins et lui fait part de ses inquiétudes et de ses préoccupations. Il le guérit de la fièvre typhoïde et gagne un peu sa confiance.

Nous sommes en 1884; alors commence la deuxième période du séjour de notre compatriote au Maroc. Son action est particulièrement opportune et active : tout en continuant ses fonctions « il fait partie de l'entourage immédiat du Sultan, il participe à toutes ses expéditions sur le territoire de l'Empire, au Sous, dans l'Atlas, dans le Rif, au Tafilalet; il a ses petites et ses grandes entrées dans les bureaux des divers secrétaires et suit de près la politique intérieure et extérieure à laquelle il collabore efficacement ». Tandis que le Sultan ménage habilement toutes les puissances étrangères pour sauvegarder ses intérêts, l'Angleterre et l'Allemagne s'agitent pour préparer et assurer leur prépondérance future. La France déjà solidement établie en Algérie ne peut se désintéresser des affaires marocaines, aussi elle est particulièrement visée et tout est mis en oeuvre pour diminuer et ruiner son autorité auprès du Makhzen.

La lutte fut toujours courtoise, mais tenace acharnée entre la France et l'Angleterre puis l'Allemagne. Fort heureusement notre compatriote a gagné définitivement la confiance absolue de MOULAY-HASSAN par les soins qu'il lui a donnés et qu'il lui continue par ceux qu'il prodigue aux femmes de son harem et aux dignitaires de l'État, par la sûreté de son jugement, la valeur de ses conseils, la dignité de son caractère. Ainsi il peut servir les intérêts de la France, sauvegarder son prestige et déjouer, le plus souvent, les négociations entamées par des diplomates pressés d'aboutir, tel ce Sir EUAN SMITH qui, pour aller plus vite, ne craignit pas un jour d'employer la manière forte, échoua assez piteusement et fut remercié de ses services.

En 1893, du 24 juin au 18 décembre suivant, seul « roumi », le docteur Fernand LINARÈS accompagne le Sultan et ses ministres dans une expédition répressive et religieuse à la fois, au Tafilalet. C'est une marque de rare confiance donnée au « Toubib » LINARÈS, dont la présence dans la *méhall*a nécessite de minutieuses précautions. Ainsi il doit s'habiller en Arabe - ce qui ne le gêne guère - et se plier à tous les rites musulmans - ce qui est moins amusant - de façon à ne pas attirer l'attention sur lui. Parlant admirablement bien la langue et portant avec aisance le costume indigène, il s'en tire à son avantage; néanmoins, tout au long du voyage, les incidents ne manquèrent pas et ce sont autant d'anecdotes amusantes qui mériteraient d'être rappelées.

Fernand LINARÈS a conservé de cette longue randonnée un souvenir pittoresque mais pénible consigné dans ses notes publiées en 1932. « Il faisait une chaleur torride et pendant deux semaines, on n'eut que des dattes pour se nourrir, La Colonne forte de 25 à 30.000 hommes tenait parfois jusqu'à cinq ou six kilomètres de terrain pour établir son campement ».

Pendant cette période, le 7 juillet 1885, il est fait chevalier de la Légion d'Honneur, le 31

juillet 1887, il est promu médecin-major de 1^{ère} classe et le 27 décembre 1893, il est élevé à la dignité d'officier de la Légion d'Honneur.

Installé à Marrakech dès son retour du Tafilalet dans une belle maison, véritable bijou d'architecture musulmane, dont le Sultan l'avait gratifié en vue, sans doute, de lui faire oublier les fatigues du voyage, Fernand LINARÈS demande à son ministre à Tanger, le comte d'AUBIGNY, l'autorisation de partir en congé en France. C'était au moment de l'affaire de Mélilla (échauffourées sanglantes entre les troupes espagnoles du *présidio* et les tribus riffaines voisines). La réponse du ministre « courte et péremptoire me désabusa pleinement », dit-il: Il est absolument indispensable que vous restiez auprès du Makhzen actuellement, car vous aurez à suivre de très près le règlement de la question Hispano-marocaine.

Notre compatriote suit, en effet, de très près cette affaire délicate et il est appelé souvent en consultation par le Sultan lui-même aux prises avec l'envoyé extraordinaire de l'Espagne, le Maréchal MARTINEZ CAMPOS, entouré d'un cortège de diplomates et d'officiers.

La scène qui suit, extraite de « *Après le voyage au Tafilalet* » caractérise ces temps héroïques, la manière de notre diplomate, l'opportunité et la sagesse de ses conseils:

« Le 10 février vers 10 heures du soir, je venais de cacheter mon courrier pour Mazagan et Tanger et j'allais me mettre au lit, quand des bruits étranges (hennissements de chevaux, coups violents contre le portail de la cour) attirent mon attention. KADDOUR, mon cuisinier, avait déjà entendu cet insolite appel et se trouvait en conférence à travers la porte avec les importuns. « Tu es appelé au Makhzen », me dit-il, avant que je pose la moindre question. « C'est bien, répondis-je; dis à BEN-AZZOUZ (mon chef d'écurie) de préparer les chevaux. » Cet ordre donné, je fais ouvrir, le portail pour savoir ce qui se passe. Deux cavaliers, un vieux et un jeune, sont devant leurs chevaux avec un porte-falot. « Que voulez-vous? dis-je. - « Le FQIH BA-AHMED te demande ». - « C'est bien. Quelques minutes après, on est en selle et en route dans l'ordre suivant: Le vieux cavalier et le porte-falot à pied sont en avant, moi derrière eux, et le second cavalier et BEN AZZOUZ ferment la marche. Il faut s'arrêter pour faire ouvrir les portes des quartiers qu'on doit traverser. Les veilleurs de nuit, un peu somnolents, déverrouillent en bougonnant les lourdes portes. Je reconnais un de ces agents nocturnes « Al-lons, dépêchons-nous », dis-je en riant. - « Ah ! c'est toi, toubib? » - « Oui, la bienvenue, merci. Je vais repasser tout à l'heure » . - « Nous serons prêts ». Ces mots signifient que les dits veilleurs comptent, à mon retour, sur une pièce blanche, qui leur permettra de boire du thé en fumant une pipe de kif. Ils seront satisfaits.

« En arrivant au Palais, je demande au Chambellan le motif de cet appel nocturne. « C'est notre Maître qui en a décidé ainsi. Je vais te conduire auprès de lui », me répond BA AHMED en se soulevant avec effort de son coussin. Un porte-falot nous précède, un second nous accompagne tout le long du couloir, au fond duquel nous apparaît le Sultan trônant dans un fauteuil surélevé et éclairé de deux falots. Mes trois révérences traditionnelles accomplies, le Maître, d'un signe de la main, fait comprendre au Chambellan qu'il doit revenir au fond du couloir avec ses portes-lanternes. Je constate que SI AHMED dissimule mal son dépit d'être exclu de l'entretien qui va s'établir. Quand le Sultan juge que son Chambellan se trouve hors de portée de la voix chuchotée, la conversation s'engage. Le Sultan: " Quelles nouvelles as-tu de Tanger et de ton ministre ? – Moi : « De Tanger ? S. M. doit savoir que la majorité du corps diplomatique estime que l'indemnité qui Lui peut être réclamée par l'Espagne ne doit pas dépasser quatre millions de douros ». Le Sultan: « Oui ton Ministre me l'a écrit. Mais Si CAMBOUS (CAMPOS) exige davantage que dois-je répondre ? » Moi : « Qu'il vous est impossible de dépasser le chiffre admis à Tanger. Donc soyez rassuré, montrez-vous calme et réservé sur toutes les questions que pourrait vous poser le Maréchal afin d'obtenir de vous d'autres concessions en dehors de l'affaire de Melilla, et gardez-vous d'accepter la mainmise

de l'Espagne sur vos douanes. Ce serait vous mettre dans l'esclavage ». MOULAY HASSAN reste silencieux, les yeux baissés vers le tapis et somnolent, puis comme s'éveillant en sursaut, relève la tête, et, d'un battement de mains, rappelle le Chambellan et lui fait signe de me reconduire. Il est minuit passé quand j'arrive chez-moi. »

Le 2 mars, « les marchandages » étaient terminés et l'indemnité à payer par le Maroc à l'Espagne était fixée à quatre millions de douros, sans mainmise sur les douanes marocaines. Ainsi l'opinion du Docteur avait prévalu.

Comment ses services furent-ils appréciés ? Le 12 mars, par ordre du Ministère des affaires étrangères, il « devait quitter MARRAKECH immédiatement à la demande du cabinet de Madrid qui estimait qu'il troublait les négociations. « Il ne comprend pas, reste à son poste et demande des explications. Elles lui sont fournies et se devinent facilement. « Par courtoisie et sans preuves, le quai d'Orsay lui adresse le blâme précité. « D'AUBIGNY reconnaît qu'il y a « maldonne ». Quelques jours plus tard, notre Légation à Tanger fait savoir à son représentant qu'à la demande du Maréchal CAMPOS, il va recevoir la croix de Commandeur d'ISABELLE LA CATHOLIQUE. Fernand LINARÈS trouve la plaisanterie mauvaise, il proteste contre la décoration comme il a protesté contre les reproches non-fondés et M. CASIMIR-PÉRIER, ministre des Affaires étrangères, répond à M. d'AUBIGNY : « Le docteur LINARÈS a raison ».

Tout commentaire est superflu. Reconnaissons, néanmoins, que l'affaire de Mèlilla se terminait d'une façon assez curieuse pour notre diplomate.

Peu après il obtenait son congé pour la France.

Le 25 avril, il était reçu par le Sultan en audience de congé. Gravement atteint, MOULAY-HASSAN veut le retenir auprès de lui. Fernand LINARÈS le rassure et lui promet de revenir dans deux mois: « Oui, mon Seigneur, s'il plaît à Allah! », lui dit-il, mais avec le sentiment que cette entrevue serait la dernière.

Le Sultan meurt, en effet, le 8 juin 1894; le docteur LINARÈS, en congé à LIMEUIL, est mandé aussitôt à Paris par M. Hanotaux alors ministre des Affaires étrangères. Sa connaissance complète du Makhzen et des affaires marocaines lui permettent de faire hardiment des prévisions audacieuses, mais en apparence seulement. Il est prié de fournir ces renseignements par écrit et ce n'est que quinze jours plus tard, lorsque les événements se sont déroulés conformément à son programme, qu'il est remercié et libéré.

En septembre 1894, il rentre au Maroc « porteur pour le nouveau Sultan, ABD-EL-AZIZ, de lettres du Président de la République et est le premier fonctionnaire européen reçu par le jeune souverain. »

Alors commence la troisième période de son séjour, 1894-1902. Il est toujours « médecin à la mission française, mais il joue surtout le rôle d'agent diplomatique ».

Sa situation auprès du Makhzen pendant la minorité du jeune ABD-EL-AZIZ, un enfant de quatorze ans, est plus délicate et difficile que jamais : les intrigues, les compétitions se multiplient, les puissances européennes s'affairent et jouent un jeu serré. C'est à qui l'emportera. Néanmoins le docteur Fernand LINARÈS jouit toujours d'une « confiance méritée », son autorité reste intacte et malgré le désarroi qui croît de jour en jour, il continue son action bienfaisante et admirable auprès de son vieil ami le Hadjh SI AHMED, régent, « rendant les plus éminents services à son pays dans une situation délicate, extrêmement confuse, où les intrigues des puissances étaient de plus en plus acharnées ».

La mémoire impeccable du docteur LINARÈS fourmille de charmantes aventures sur cette période incertaine et troublée. En voici une, entre beaucoup d'autres, résumée trop succincte-

ment faute de place.

En 1897, il accompagne à Paris le frère de SI AHMED chargé de représenter le Sultan au jubilé de la reine VICTORIA à Londres. Mais la santé de l'ambassadeur (un faible d'esprit qui se figurait qu'on en voulait à sa vie) donnant des inquiétudes, une consultation du Doyen BROUARDEL et de l'éminent aliéniste MOTET « décréta que la douce folie dont il était atteint l'empêchait de continuer son voyage et qu'il était prudent de le rapatrier sans délai » ; notre compatriote dut le ramener à MARRAKECH. Le voyage de retour s'effectua sans incident et sans l'obligation d'utiliser « la cage de fou » que le Makhzen avait fait envoyer à MAZAGAN à toutes fins utiles.

Successivement tous les Ministres des affaires étrangères, Casimir PÉRIER, HANOTAUX, DELCASSÉ et nos ministres à Tanger ont reconnu et hautement apprécié les services rendus à la France par notre représentant; aussi M. DELCASSÉ lui demande-t-il, en 1901, de continuer son oeuvre quelques temps encore et lui fait accorder une rente viagère de 3.000 francs en reconnaissance des éminents services qu'il a rendus au Quai d'Orsay.

Enfin, en 1902, à 52 ans seulement, en pleine force physique et intellectuelle, il quitte définitivement le Maroc, laissant de solides amitiés et une oeuvre à poursuivre, et se retire au château de LIMEUIL « pour vivre entre ses parents le reste de son âge ».

Henri de la MARTINIÈRE a rendu pleinement justice à ce médecin « d'une extrême modestie ».

«Très estimé du Sultan MOULAY-HASSAN et ensuite du régent SI AHMED, il avait une exceptionnelle situation et une grande autorité morale dans le milieu marocain, dues à sa haute intégrité, sa serviabilité de bon aloi, faite de tact et d'esprit de mesure. Il avait été l'instrument précieux de notre politique aux heures les plus difficiles, faisant preuve des plus belles qualités d'observation et de conscience; son jugement était extrêmement sûr, très froid et réalisateur, dépourvu de cette vaine imagination si fréquente et si dangereuse dans les affaires musulmanes. Il connaissait par le détail le déroulement de notre politique, les dessous du Makhzen et la valeur de chacun des divers personnages qui le composaient. Son expérience était donc inappréciable.

Avec Henri de la MARTINIÈRE, encore, il faut déplorer qu'on n'ait pas su conserver plus longtemps à son poste « cet Agent hors pair » à la veille des graves événements qui faillirent compromettre tout le travail si patiemment effectué, mais « solide puisque finalement il résista à la tourmente et la France put accomplir sa destinée ». À cette opinion si autorisée et définitive sur l'homme et le diplomate, nous ne saurions rien ajouter.

À la déclaration de guerre, le médecin-major de 1ère classe Fernand LINARÈS a 64 ans. Comme tous les bons Français, et malgré son âge, il répond à l'appel de la nation en danger et rejoint, le 2 août 1914, à Angoulême, le 64ème Régiment Territorial dirigé sur le camp retranché de Paris. Bientôt il est promu médecin-principal et nommé Médecin-divisionnaire de la 89ème division d'infanterie territoriale sur le front de l'Yser où il reste jusqu'au 16 octobre 1915, c'est-à-dire jusqu'à son affectation à l'intérieur, aux hôpitaux de Brive et de Bergerac. Il est définitivement rayé des cadres le 20 septembre 1917, à l'âge de 67 ans.

Aussitôt il se retire à LIMEUIL, « reprend la vie paisible de châtelain et s'occupe activement des affaires de sa petite commune après s'être occupé de celles d'un Empire Africain ».

Ainsi le docteur F. LINARÈS se donna entièrement, toute sa vie, à ses multiples devoirs: il

fut un médecin dévoué, un fonctionnaire intègre, d'une incontestable droiture et un homme de bien qui sut toujours rester modeste malgré la haute position sociale que ses efforts lui avaient acquise. L'affabilité de son caractère, la simplicité de son accueil fait d'aménité et de distinction, sa générosité de coeur enfin, lui attirèrent toutes les marques de sympathie et de respect.

Ce noble vieillard, à la physionomie souriante et si jeune encore malgré sa barbe blanche, on le rencontrait souvent, l'été, dans les rues de LIMEUIL, toujours élégamment vêtu de flanelle blanche et la rosette de la Légion d'Honneur à la boutonnière. Il s'arrêtait volontiers, et dans la conversation qu'il engageait sur un ton aimable, d'une voix calme et bien timbrée, perceait, parfois, une ironie bienveillante.

Il avait le don de captiver et de charmer. Servi par une mémoire d'une surprenante fidélité, il aimait à évoquer des souvenirs tragiques ou simplement amusants de sa vie marocaine, et il contait aussi, d'une manière élégante et primesautière, des anecdotes piquantes sur les moeurs des grands seigneurs et du peuple musulmans.

Esprit fin et éclairé, amateur d'art au goût sûr, il montrait volontiers, quand on lui rendait visite, les nombreux souvenirs qu'il avait rapportés du Maroc : bibelots, meubles, armes anciennes, pistolets et poignards surtout, richement ciselés, témoins de l'amitié qui l'avait uni aux Sultans et aux grands Caïds.

Jusqu'à ces dernières années, à un âge très avancé, il mit au service de ses concitoyens, avec une grande bonté d'âme et un parfait désintéressement, toutes les ressources de sa science médicale.

La mort du docteur Fernand LINARÉS est aujourd'hui péniblement ressentie par tous ceux qu'il honora de son amitié et par tous ses concitoyens qui eurent souvent recours à ses conseils éclairés et ses soins dévoués. Tous conserveront de lui le souvenir de sa bonté souriante et de son dévouement inné.

On parlera de lui bien longtemps le soir, à la veillée dans chacun des foyers de sa petite patrie, de ce pittoresque LIMEUIL qu'il aimait tant et où il a voulu prendre sa retraite et mourir.

Puissent les marques d'unanimes sympathies adressées à sa veuve et à sa famille par les innombrables amis accourus à ses obsèques, atténuer leur douleur.

Puisse la belle carrière du docteur LINARÉS être un exemple et un enseignement.

B.F. MONGINET